

Pour des jeunes gens inexpérimentés comme nous, certains sujets sont d'une belle audace ainsi que l'on peut s'en assurer, en consultant la liste des conférences que voici :

- « Les Semaines sociales de France », par M. l'abbé Guilluy.
- « Henri Lorin et son œuvre », par M. Thiriat.
- « L'enseignement laïque neutre », par M. Chartron.
- « Le Collectivisme », par M. Mironneau.
- « L'Encyclique *Rerum Novarum* », par M. Orcel.
- « Les idées sociales de Brunetière », par M. Vincent.
- « Le secrétariat social de Lyon », par M. Meysson.
- « Le Devoir social dans l'emploi de l'argent », par M. Maillat.
- « Les rapports du patron et des ouvriers », d'après « la Bataille » de Bourget, par M. Dard.
- « La C. G. T. », par M. de Horzowski.

Si nous avons puisé un enseignement utile dans ces quelque dix conférences, ceux qui ont pris la parole pour nous en exposer la matière en ont certainement retiré un grand profit. Ils ont chacun approfondi une question d'actualité, et, de plus, ils ont senti se briser leur timidité, tandis que se révélait en eux une assurance et une audace qu'ils n'avaient jamais soupçonnées.

Enfin, les discussions animées qui eurent lieu à chaque séance nous ont quelque peu initiés à l'art des vives répliques et des réparties saillantes, qui nous permettront plus tard de ne pas nous laisser démonter par nos adversaires et de faire prévaloir nos justes opinions.

Comme on le voit, les réunions du Cercle d'Études ont été très intéressantes, très utiles et très vivantes. Mais ce succès n'a pas été l'œuvre du hasard.

Bien que je redoute de blesser la modestie de notre cher président, je crois que les membres du Cercle m'en voudraient si je ne le remerciais ici de son dévouement, de sa science et de l'habileté avec laquelle il a dirigé nos débats.

Je me ferais un reproche si je n'adressais point aussi mes remerciements sincères et chaleureux à M. le Directeur, à M. l'abbé Guilluy et à M. l'Économiste qui ont assuré avec tant de zèle les délicates fonctions de conseillers.

L'année scolaire s'achève... Au moment où nous quittons la Villa St-Jean, nous jetons un regard attendri sur le Cercle d'Études dont nous allons nous séparer. C'est un être vivant qui possède une âme ; c'est un ami qui nous est cher...

Que sera plus tard cet ami qui nous a guidés à l'entrée de la vie et dont nous nous éloignons avec, dans le cœur, un sentiment de triste mélancolie.

Que deviendra-t-il ? C'est à nos successeurs de répondre.

Qu'ils me permettent cependant de leur indiquer quelques améliorations qu'il me semblerait utile d'apporter au fonctionnement du Cercle d'Études sociales.

J'insisterai tout d'abord sur le sérieux qui doit caractériser les séances. Le Cercle d'Études n'est pas une Académie, il ne faut pas y venir en littérateur ou en artiste, ami du beau langage et des belles formes, mais en penseur préoccupé avant tout de l'idée, et avide d'acquiescer des convictions.

Qu'on n'y vienne pas en ami de la science cultivée pour elle-même, mais en chrétien apôtre désireux de se forger des armes pour les combats futurs.

Le Cercle d'Études est un camp où l'on se prépare à la guerre des doctrines, à la lutte pour le triomphe de la vérité. Il faut mettre à cette préparation tout son sérieux, tout son cœur, toute son âme.

C'est peu qu'une dizaine de séances pour s'armer en vue de la bataille sociale.

Qu'on ne perde donc pas de temps. Il faut que les séances soient régulières au cours de l'année, que les conférences soient préparées avec soin et que l'exposition du sujet approfondi soit simple, claire et substantielle.

Il serait souhaitable aussi que la discussion, habilement dirigée par le Président, ne dévie pas du plan général de la conférence.

Cependant, que ce souci n'écarte pas les initiatives personnelles. Il ne faut pas que la discussion soit toujours menée par cinq ou six membres plus actifs que les autres. Tout le monde doit y prendre part, sans respect humain, avec seulement le désir de s'intéresser et de s'instruire.

Ce respect humain ne doit pas non plus se manifester dans les conférences. Les élèves de la classe de Première comme ceux de Philo-Math ont le droit d'exposer leurs idées, de parler devant leurs camarades. Je dis parler, car il serait à souhaiter que tous les conférenciers prissent l'habitude de donner leur rapport sans le lire ou le réciter.

L'expérience montre que les élèves qui écrivent tout au long leur discours et le lisent fidèlement, cherchent les développements à effet et n'approfondissent pas leur sujet, aussi sont-ils, par la suite, fort embarrassés pour le défendre devant leurs condisciples.

Le conférencier qui, muni de quelques notes, exposera dans une causerie très simple le résultat de ses recherches aura bien plus de chances de donner un travail substantiel lumineux et par suite intéressant.

Voilà en quelques mots les conseils que nous nous permettons de donner à ceux qui viendront après nous.

N'y voyez pas un enseignement prétentieux, mais uniquement les dernières recommandations que nous indiquons à nos successeurs au moment de nous séparer douloureusement du Cercle d'Etudes où nous laissons une partie de notre cœur.

Suivez ces conseils comme nous avons suivi ceux des Anciens et, chaque année, sortira de la Villa St-Jean un nouveau groupe de vaillants soldats qui s'en iront de par le monde grossir les rangs de la phalange du Christ, afin de livrer le bon combat pour Dieu et pour la France...

Le Secrétaire, Pierre MAILLAT.



Séance de clôture.

Grâce à une initiative heureuse de M. le Directeur, la réunion de clôture du Cercle d'Etudes sociales a été présidée, cette année, par M. l'abbé André Savoy, adjoint du secrétaire général de l'Union romande des Travailleurs catholiques et des Organisations professionnelles chrétiennes-sociales ou de la Fédération romande de la grande organisation ouvrière chrétienne-sociale suisse. Que M. l'abbé Savoy me permette de lui exprimer ici même l'hommage de la gratitude respectueuse des membres du Cercle d'Etudes sociales, qui s'estiment heureux d'avoir pu prendre un contact si intime avec cette âme ardente d'apôtre du catholicisme social en Suisse romande !

Dès l'abord, le distingué président, habitué à voir se grouper autour de lui des auditoires jeunes et enthousiastes, sut trouver le chemin de nos esprits et de nos cœurs par la simplicité cordiale de « sa manière » et la chaleur persuasive de sa parole. Et comme le secrétaire, M. Maillat, venait de lire son rapport sur l'année écoulée et d'esquisser brièvement le vaste mais séduisant programme catholique et social à réaliser par les nouveaux « sortants », M. l'abbé Savoy, entrant pleinement dans ce riche courant d'idées, s'essaya à favoriser ces généreuses aspirations et à encourager ces bonnes volontés, en nous révélant le but poursuivi par l'Union romande, l'activité méthodique et intense qu'elle ne cesse de déployer et les résultats, déjà consolants sur plus d'un point, qui sont venus récompenser son patient labeur.

De fait, ce que l'Union romande s'est donné pour tâche, c'est la mise en pratique des principes d'une réforme sociale basée sur la justice et la charité chrétiennes et sur la collaboration des classes, principes étudiés longuement à Fribourg

même, sous les auspices de Mgr Mermillod, par les grands sociologues contemporains (tels que nos compatriotes de Mun et du Pin) et exposés dans la suite, d'une façon aussi lucide que profonde, dans la célèbre encyclique de Léon XIII *Rerum Novarum*. Pour en arriver là, l'Union romande, quoique de date encore très récente, vu que sa fondation remonte à 1913, à peine, a déjà embrassé un champ d'activités fort étendu : c'est ainsi que, par son journal *L'Action sociale* (6,000 abonnés), par ses Unions de Travailleurs et de Travailleuses, par ses conférences, par ses bibliothèques, par ses cercles d'études sociales qui sont accessibles à tous, par ses cours sociaux qui assurent une formation sociale supérieure, par ses syndicats strictement professionnels, par ses assurances sociales (Caisse-maladie, Caisse-décès, Assurance-vieillesse, etc.), par ses Coopératives de consommation Concordia, par sa Caisse d'épargne, par sa Banque coopérative, elle a cherché et cherche tous les jours encore à défendre les intérêts matériels, moraux et religieux des ouvriers et ouvrières, des employés et des employées.

Il va sans dire que ces vaillants champions de la cause chrétienne-sociale rencontrent parfois, dans l'exercice de leur zèle, des difficultés sérieuses et nombreuses, et pour qui connaît l'état politique, religieux et économique de la Suisse romande, il n'y a là rien de surprenant. Mais, malgré ces entraves, qu'ignorent des pays plus unis et plus unifiés, l'action chrétienne-sociale en Suisse romande, quelque lente qu'elle puisse être, — et à ses débuts, toute œuvre l'est forcément —, se manifeste déjà en plus d'un lieu et sur plus d'un point, et M. l'abbé Savoy est heureux de nous citer des faits qui ne laissent aucun doute sur la fécondité précoce de ce mouvement chrétien-social.

Pour terminer, l'orateur condamne énergiquement — et à l'entendre on sent que c'est là une de ses idées les plus chères —, la neutralité en cette grave question, car en matière sociale, plus que partout ailleurs, il s'agit avant tout d'imprimer aux masses populaires, une orientation franchement chrétienne, puisque la question sociale est

une question morale. Et donc ce n'est que dans une soumission loyale et sincère aux directions pontificales exposées dans la mémorable encyclique, que se trouve la solution du redoutable problème social qui, au lendemain de la crise sanglante de ces dernières années, se pose avec une acuité des plus pénétrantes.

Puissent les idées développées avec tant de force et de suavité, devant un auditoire de jeunes épris d'action chrétienne et sociale, par M. l'abbé Savoy, grand ami des jeunes, provoquer des générosités juvéniles de labeur, de temps et d'énergie, surtout parmi les sortants de 1920, et se traduire par un renouvellement de sève et de vitalité chrétiennes, par une multiplication d'œuvres sociales issues d'un terrain foncièrement catholique ! De la sorte l'intéressante causerie qui a clôturé les réunions du Cercle d'Études sociales de la Villa n'aura pas été vaine ; ici encore M. l'abbé Savoy aura fait — et magnifiquement — œuvre d'apôtre chrétien-social, et à lui promettre d'agir en ce sens, les nouveaux « anciens » lui témoigneront la reconnaissance la plus appréciée pour son clair et brillant exposé de ce soir. X.



RAPPORT DU TRÉSORIER

RECETTES

<i>En caisse aux débuts de l'exercice.</i>	Fr.	361 50
<i>Quêtes hebdomadaires</i>	»	249
<i>Cotisation.</i>	»	6 —
<i>Don de M. L. Benoît-Gonin.</i>	»	5 —
<i>Vente des programmes</i>	»	27 —
<i>Don du Stade français.</i>	»	50 —
<i>Bénéfice de la loterie.</i>	»	1,057 45
<i>Total</i>	<u>Fr.</u>	<u>1,758 95</u>

DEPENSES

<i>Pour les enfants Girard.</i>	Fr:	20	—
<i>Société française</i>	»	200	—
<i>Carmel de Besançon</i>	»	41	—
<i>Eglise catholique de Nyon.</i>	»	20	—
<i>Compte rendu de la semaine sociale de Metz.</i>	»	5	—
<i>Famille pauvre</i>	»	9	—
<i>Monument de Saint-Cyr.</i>	»	20	—
<i>Cercle catholique de Fribourg.</i> :	»	50	—
<i>Eglises du Nord.</i>	»	60	—
<i>Tombe des soldats français.</i>	»	20	—
<i>Souvenir africain</i>	»	20	—
<i>Orphelinat de Gérardmer.</i>	»	60	—
<i>Eglises de l'Est de la France.</i>	»	80	—
<i>Orphelins de guerre.</i>	»	106	50
<i>Orphelinat d'Ottisberg</i>	»	40	—
<i>Œuvres de M^{lle} Clément.</i>	»	100	—
<i>A une ouvrière.</i>	»	15	—
<i>Aux missions du Japon.</i>	»	200	—
<i>Conférence de St-Vincent de Paul.</i>	»	80	—
	<u>Total</u>	<u>Fr. 1,156</u>	<u>50</u>

Total des recettes au 25 juin 1919. Fr. 1758 95
Total des dépenses au 25 juin 1919. » 1156 50

En caisse à la fin de l'exercice Fr. 602 45

Le Trésorier : Jean CHERREY.



RAPPORT SUR LES SÉANCES

1919-1920

La Villa St-Jean tient à rester fidèle à ses traditions et cette année nous eût laissé une impression pénible, si nos jeunes acteurs n'avaient pu se produire et nous charmer.

Cependant, l'une de ces classiques « Soirées dramatiques et musicales », dont nous sommes friands, fixée et étudiée pour la fête de l'Immaculée Conception, ne put être jouée, pour cause de maladie, la grippe nous ayant visités, qu'à la fête de M. le Directeur, le 19 mars 1920.

La première séance eut lieu le Mardi-Gras. Le programme, très alléchant, nous offrait deux comédies de Labiche, chefs-d'œuvre d'esprit de finesse et de délicatesse qui nous ont agréablement « fait rire », puisqu'il faut rire quand l'on est content !

La séance commença par un discours soigné, bien dit par M. Pierre Thiriât, président de la Conférence sociale. Les monologues comiques, les chœurs de mirlitons, n'étaient que le cadre de la Loterie de Bienfaisance organisée par le Cercle d'Etudes sociales. Les productions d'un groupe d'artistes n'en étaient que l'agrément.

Mais il faut avouer que ce cadre était superbe. Nous avons tous admiré la finesse d'observation, la vie, de Labiche dans *Les deux timides* et *Embrassons-nous, Folleville*. En voici le sujet : Le timide Thibaudier a une fille Cécile. Il héberge en outre chez lui un étranger, Garadoux, qui veut épouser la jeune fille. Mais M^{lle} Thibaudier aime

un certain Frémassin, avocat d'une timidité ridicule. Ce dernier n'ose faire sa demande au père qui, lui-même, n'ose renvoyer Garadoux. Mais l'avocat connaît cet étranger, son premier et dernier client, condamné jadis à six mois de prison pour avoir battu sa femme. Garadoux disparaît et l'avocat a le champ libre. Ce pauvre Frémassin et ce pauvre Thibaudier sont plus à plaindre que risibles, et vraiment, si nos acteurs n'avaient su rendre tout le comique des situations, nous nous serions apitoyés sur les méfaits d'une timidité poussée à ce point, qu'elle rend ridicules les braves gens qui en sont atteints.

M. Bondet sait fort bien rendre les rôles de bon papa, timide et gauche. M. Duchanois fut excellent, grâce à son naturel parfait dans le rôle difficile de Jules Frémassin, ce pauvre avocat — entendez bien avocat — timide jusqu'au grotesque. M. Chartron fait un excellent poseur, louche et maniaque à souhait, dans le rôle délicat de Garadoux. M. Lefèvre se montra, une fois de plus, acteur habile, dans le rôle secondaire de Paul, l'excellent frère de Cécile. Signalons enfin M. Vincent qui fit un domestique parfait et sut, par son jeu, donner une importance réelle à un rôle sacrifié.

Au baisser du rideau, nous étions tous enchantés de ce début et la salle entière était gagnée, mais l'on attendait impatiemment « le clou de la séance » : *Embrassons-nous Folleville*. Le sujet était le suivant : Le Marquis de Manicamp, pour un service que lui a rendu le Chevalier de Folleville, veut lui donner sa fille en mariage. Mais le cœur du Chevalier est déjà pris ; cependant, il ne parvient pas à se faire entendre et finit par se résigner. Mais le vicomte de Châtenay aime M^{lle} Manicamp, Berthe, et tout serait arrangé si l'on s'entendait. Un verre d'eau arrange la situation. — Ces situations comiques où tous s'entendent au fond, mais se croient irrévocablement engagés par la parole donnée, les caractères joyeux comme celui de Châtenay, résignés comme celui de Folleville, agités comme celui de Manicamp et d'une franchise exquise comme celui de Bernard, frère de Berthe, tout enfin est bien fait pour amuser agréablement

et charmer par je ne sais quoi de clair, de frais, de vif, d'ensoleillé, en un mot, de bien français.

Cette comédie, en outre, qui est bien la plus fine, la plus délicate de Labiche, nous a donné une idée très nette de ce XVIII^{me} siècle, si fin, si gracieux, avec ses mœurs exquises de politesse et pourtant grossières à l'occasion. M. Lefèvre a vraiment enthousiasmé ses auditeurs dans le rôle intéressant et avantageux, il faut le dire, de Manicamp. Il a détaillé son rôle avec une finesse, une habileté, une aisance, qu'il n'avait pas montrées jusque-là. M. Vincent, de Justin qu'il était tout à l'heure, est devenu vicomte de Ghâtenay. Bien avisé qui découvrirait en lui un laquais ennobli ; il a su rendre la distinction et la grâce légère de... ce triste danseur, avec un naturel parfait. M. Chartron fut bon dans le rôle difficile du Chevalier de Folleville et, n'oublions pas M. Duchanois, qui retrouva son naturel dans le rôle charmant et gracieux de Bernard.

Vraiment, il était étonnant de voir avec quel art et quel talent, nos jeunes acteurs surent rendre ces comédies. Ils ont fait honneur à notre scène et continué brillamment la tradition.

Nous ne pouvons que les féliciter et leur dire nos regrets de les voir quitter le Collège où ils nous ont fait passer de si bons moments au théâtre. N'oublions pas de remercier M. Friedblatt pour le chœur de mirlitons, chœur si bien formé et dirigé.

La seconde séance, plus imposante, plus sérieuse dans l'ensemble, fut donnée le 19 mars, pour la fête de saint Joseph, patron de M. le Directeur.

M. Beaudoin, malgré le désavantage de venir devant le rideau réciter une poésie alors que la salle encore mouvementée murmure sourdement, et que les acteurs affairés vont et viennent sur la scène, nous récita avec grâce et naturel, *La première charrue*, du P. Delaporte. Bientôt après, moment tant désiré, le rideau se levait pour Gringoire, délicieuse comédie historique de Th. de Banville : Louis XI, roi de France, s'arrête chez des amis, les Fourniez,

qui ont une fille Loyse, dont il est parrain. Il veut marier sa filleule. Il entend parler d'un certain Gringoire, pauvre gueux affamé, qui fait des chansons. Il l'appelle, et Gringoire, pour satisfaire son appétit, doit réciter une ballade, satire contre la justice royale. La punition sera de conquérir le cœur de Loyse. — Ce bon Louis XI, simple et bonasse, puis politique retors et avisé, est sympathique malgré ses terribles colères. Quant à Gringoire, le naïf et loqueteux trouvère, d'âme noble et généreuse, qui récite sa *Ballade des Pendus du Plessy*, s'enflamme, s'oublie, et puis, demande pardon, il attire toute l'affection du public. Et nous avons tous admiré le naturel et l'intimité de cette scène qui réunit le roi, Olivier le Diable, et le troubadour chez les Fourniez, Simon, Nicolas, tandis que Loyse jette un rayon de soleil, une note claire dans le tableau.

Parlons maintenant des acteurs en tâchant d'être impartial. M. Lefèvre, sans nul doute, dans son rôle si difficile, a obtenu de légitimes applaudissements. La modestie, l'effacement, la grâce charmante avec lesquels M. L. faisait Gringoire en font un acteur de réel talent. Il a bien détaillé sa fameuse ballade et s'est plié aux exigences variées d'un rôle tout en nuances, exigeant à la fois maîtrise et sûreté. L'on ne pourrait lui reprocher qu'un manque de lyrisme, d'enthousiasme communicatif au moment où Gringoire doit se faire aimer de Loyse en célébrant la poésie ; mais n'oublions pas les efforts fatigants qu'il dut faire pour occuper la scène pendant plus d'une heure. — M. Bastian a soutenu sa réputation excellente, si bien gagnée l'an dernier, en interprétant avec beaucoup de talent et de psychologie le rôle de Louis XI ; il sut avoir à souhait le caractère autoritaire du roi et la bonté tendre du parrain. — Les autres personnages se distinguèrent par leur vie et leur naturel : Loyse, la petite sauvage, fut représentée avec honneur par M. Yves Boisson de Chazournes, à qui sa vivacité gracieuse et sa voix très douce ont fort bien réussi. M. Gachmeister, grâce à sa taille, à sa voix grave, a bien rendu l'impertinence, l'autorité et la brutalité même d'Olivier le Daim.

Signalons MM. Fleury et Bondet qui nous ont donné, par leur naturel, une idée exacte de l'honnête bourgeoisie de France au XV^{me} siècle. Ce drame touchant, d'une si belle tenue littéraire, a obtenu à Saint-Jean le succès qu'il méritait.

Dans cette même soirée, nous avons eu le plaisir de constater la sûreté de virtuose de M. Chartron et de M. L. de Castellane, dans un duo pour violon de Steiger et le doigté d'artiste de M. M. Brazzola et de M. C. Schurch, dans une « gavotte de style Louis XV ». Ainsi, la partie musicale fit légitimement honneur à MM. Strübi, professeurs de musique, à St-Jean.

M. Bastian a vraiment soulevé la salle en disant, avec une maîtrise étonnante, le poème bien connu de F. Coppée : *La grève des forgerons*, poème d'un réalisme si poignant, d'une émotion si contenue. Enfin, après un monologue comique, *l'Enragé*, que M. Lefèvre a rendu spirituel et vraiment drôle, grâce à son bagout, sa vie et son esprit, la séance s'est terminée par l'agréable comédie de Labiche : *Un monsieur qui prend la mouche*. Le sujet est celui-ci : M. de Beaudéduit, susceptible et nerveux, après aventures innombrables, demande la main de M^{lle} Bécamel. Mais la bonhomie et le sans-gêne du père le blesse, et il le lui fait sentir. On se dit de dures vérités, on se sépare, puis on se réconcilie. A la fin, tout s'arrange comme dans toute bonne comédie ; Beaudéduit épousera M^{lle} Bécamel. — Ce Beaudéduit, original et fou, vieux garçon lassé du célibat, est d'une susceptibilité vraiment excessive ; il s'emporte pour rien et a facilement la main leste. C'est un excentrique dont le défaut crée sans cesse des situations d'un comique désopilant.

M. Chartron « avait de l'allure » avec sa rose, ses gants et sa badine qui en faisaient un parfait dandy. Il a rendu avec intelligence un rôle qui eût pu facilement devenir ridicule. Nous avons admiré, une fois de plus, l'entrain et le naturel de M. Duchanois, qui semblait ne faire qu'un avec le bon Cyprien, domestique de Bécamel, M. Meysson, dans le rôle de Jurançon, a été bonhomme à souhait. Quant

à M. Bondet, il a trouvé sa meilleure interprétation dans le rôle de Bécamel. Félicitons enfin M. Jobin, domestique parfait, et le jeune Narcisse, fils de Bécamel, que M. Mottet a rendu avec beaucoup de sincérité.

Dans les deux séances, mais particulièrement dans Folleville, la beauté et la richesse des costumes, du plus pur XVIII^{me} siècle, ont beaucoup contribué au succès, en donnant aux tableaux une couleur locale parfaite. Dans Gringoire, Louis XI avait un costume vraiment somptueux et, disons-le, très bien porté par M. Bastian. Par contre, M. Boisson, dans son travesti, réussit moins à attirer les suffrages.

Je ne voudrais pas terminer ce rapport sans témoigner toute la reconnaissance que nous devons au dévouement inlassable de M. l'abbé Beaumont, qui s'occupa patiemment de la préparation de ces séances. Je me fais l'interprète de tous, pour lui présenter nos vives félicitations et nos remerciements sincères.

Mon dernier mot est un mot d'encouragement à mes condisciples d'aujourd'hui et de demain, encouragement à suivre l'exemple de nos aînés qui ont su si bien se donner tout entier au travail de la préparation de ces séances et mêler l'utile à l'agréable en rompant un peu la monotonie du pensionnat. Qu'ils imitent MM. Lefèvre, Bastian, Duchanois, Vincent, Chartron, Bondet, qui, pour leurs camarades et pour la Villa, ont fait un effort considérable dont nous les remercions une fois de plus, et ont ainsi contribué à permettre à Saint-Jean de garder, malgré tout, ses vieilles traditions.

P. BARDET.



FÊTE DE JEANNE D'ARC

16 MAI 1920



Jeanne d'Arc (statue de Vermare).

La journée du 16 mai était attendue impatiemment par toute la France, parce que le Souverain Pontife avait choisi cette date pour couronner, par les honneurs suprêmes de la Canonisation, la gloire et le nom de notre héroïne nationale, proclamée Sainte, et digne, à ce titre, de la vénération du monde catholique entier.

Pendant que se déroulaient à Rome, en présence du Pape, de presque tout l'épiscopat de France, du représentant officiel du gouvernement français et de plus de cent mille pèlerins français, les inoubliables cérémonies où la Bienheureuse Jeanne d'Arc fut proclamée digne d'être inscrite au Catalogue des Saints, en union de cœur avec la France entière, les élèves de la Villa St-Jean faisaient, du 16 mai 1920, un jour de fête de première classe.

Et voici comment ils entendirent donner, à cette solennité,

son double cachet de recueillement religieux et de réjouissances extérieures :

Il convenait d'abord que l'image de la Sainte figurât en bonne place à la chapelle, et, à défaut du pur chef-d'œuvre de Vermare, qui ne saurait tarder d'orner un des côtés de la chapelle, on y érigea, sur un autel provisoire, la statue de la fière guerrière de Desvergnès, qui orne la salle intérieure des Ormes. A la grand'messe, célébrée par M. l'abbé Beaumont, M. l'abbé Griessinger voulut bien, en sa qualité de professeur d'histoire, nous retracer la vie et les vertus de l'héroïne du jour. En un tableau magistral, qui synthétisait très clairement l'admirable épopée de celle qui sauva, avec l'aide de Dieu, le beau pays de France, et qui sut, en toutes circonstances, même les plus désespérées, donner l'exemple de la plus invincible confiance en Dieu, l'orateur sacré nous fit partager, avec son émotion à peine contenue, son admiration enthousiaste pour la noble enfant de Domrémy, la gloire la plus pure de notre histoire nationale.

Le Saint Sacrifice, auquel avait préludé un pieux cantique de circonstance, et durant lequel le chœur à voix égales, renforcé de toutes les bonnes volontés de la Villa St-Jean, avait exécuté la belle messe de P. Gruber, se termina dans l'apothéose de l'*Hymne à l'Etendard* qui, pour donner tout son effet, exigerait des centaines de chantres, soutenus par une puissante fanfare. Peu importe, nos braves choristes, petits et grands, y mirent toute leur voix, sous la conduite énergique de l'infatigable M. Friedblatt, assistés aussi par toute l'ampleur puissante de notre si bel orgue.

Il ne devait pas y avoir seulement la solennité religieuse, qui se termina l'après-midi par le chant du *Te Deum* durant le Salut solennel. Le temps magnifique promettait un plein succès au programme sportif qui devait marquer cette fête. On en lira ailleurs un compte rendu détaillé, mais ce qu'on n'y dira pas, c'est le zèle ingénieux de l'organisateur, qui tenait à ce que toutes les capacités, les habiletés de toutes sortes, pussent s'y révéler librement ; et, de fait, il y a eu de véritables révélations qui prouvèrent que le sport, tel

qu'il est compris et pratiqué à la Villa St-Jean, ne se limite pas exclusivement au foot-ball et au tennis, mais qu'il entend être pratiqué d'une manière complète et intelligente. Ce que je n'aurai garde d'oublier, c'est que l'image vénérée de sainte Jeanne présidait encore à toutes ces joutes, du haut du trône qu'on lui avait édifié sous le préau des Grands et devant laquelle toute la famille de St-Jean s'était groupée une dernière fois, avant de se livrer à la joie extérieure des jeux. Et en avant, alors, pour les sauts en hauteur et en longueur, en avant pour les courses de vitesse, pour le lancement du ballon ou de la grenade, etc.

Le temps resta favorable toute la soirée et une bise légère faisait flotter les multiples couleurs du grand pavois qui montrait aux passants que la joie de Rome et de la France était largement partagée par la gent studieuse de la « petite France » du bois de Pérolles.

Sainte Jeanne d'Arc, veillez sur notre belle Patrie et sur notre chère Villa St-Jean !
F. C.

Le samedi, 29 mai, la Société française de Fribourg fit célébrer, à la Collégiale de Saint-Nicolas, un office solennel, auquel prirent part, outre la colonie française au grand complet, les principales notabilités de Fribourg. La vénérable Collégiale était décorée comme aux grands jours. La grand-messe fut célébrée par M. l'abbé Coulon, Directeur de la Villa St-Jean. Le programme musical était le même que celui du 16 mai, soutenu par le fameux orgue de St-Nicolas, tenu par notre dévoué organiste, M. André Struby, assisté par M. le professeur P. Haas. La tâche de prononcer le panégyrique de la Sainte revint au R. P. Comerson qui, en prenant le texte : *Beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud*, nous montra, en sainte Jeanne d'Arc, celle qui, constamment, écouta les voix d'En-Haut et les réalisa dans son extraordinaire carrière terrestre, donnant à ses contemporains comme à toute la catholicité d'aujourd'hui le spectacle des vertus héroïques qui seules réalisent la sainteté.



Président :	MM. FRIEDBLATT.
1 ^{er} capitaine	J. JOBIN.
2 ^{me} capitaine	A. HORSZOWSKI.
Secrétaire :	J. CHERREY.
Trésorier :	M. MIRONNEAU.

Le premier souci du capitaine fut d'organiser les équipes. Les difficultés furent nombreuses et la disproportion entre les joueurs, signalée par mon prédécesseur, ne fit que s'accroître cette année. De plus, les joueurs étaient légion et le choix pour être judicieux ne put se faire que lentement.

Les nécessités de la vie sont souvent impérieuses. Vers la fin du mois d'octobre, notre dévoué capitaine fut dans l'obligation de nous quitter. M. Baud le remplaça dans ses fonctions et nous n'eûmes qu'à nous féliciter de notre choix durant toute l'année. Immédiatement trois équipes furent constituées.

Nous n'eûmes pas cette année à redouter les méfaits de la grippe ; aussi les matchs commencèrent aussitôt avec de nombreux succès pour la première particulièrement. Cette année, la neige ne fit presque pas son apparition, ce qui nous permit de continuer les matchs pendant tout l'hiver. Cependant, notre terrain restait gelé et l'exercice manquait tout particulièrement à notre ligne d'avants ; ce qui fut une des causes de la perte de plusieurs matchs. Mais l'avenir nous réservait encore des victoires. La saison de printemps s'ouvrit avec une victoire de sept buts à un contre F. C. Central 2. Quelque temps après, nous restions à égalité avec Central 1, à la suite d'un match très disputé où nos adversaires menaient encore par quatre buts à 1,20 minutes avant la fin du match. Ce succès remporté avec une équipe comptant dans ses rangs un goal-keeper de fortune et trois remplaçants était dû à l'entente de nos arrières et aux excellentes combinaisons des avants qui, à la fin du match, rivalisèrent d'ardeur et de précision.

Je tiens, tout particulièrement, à remercier ici M. Friedblatt qui nous prodigua ses conseils toujours très appréciés

CHRONIQUE SPORTIVE

Stade français, Foot-Ball Club

Depuis un certain temps déjà, nous pouvons lire dans chaque rapport annuel une phrase qui peut se ramener à celle-ci : « Cette année, le Stade a été plus faible que l'année précédente ». Et de fait, sans vouloir louer le temps passé, les équipes du Stade ne peuvent soutenir la comparaison



la plus timide avec celles d'il y a cinq ou six ans. La guerre fut pour beaucoup dans cette disproportion et, pour l'année 1920, certains espéraient que les équipes allaient se reformer. Cependant, cette année le Stade fut encore faible. La force manquait, mais la bonne volonté restait intacte ; dès le commencement de l'année, le jeu reprit avec un entrain quelque peu abusif ; on compta plus de 50 joueurs sur le terrain pendant une récréation. Aussi, les anciens membres se réunirent-ils et nommèrent le nouveau comité dont voici les membres :

et qui consentit plusieurs fois à renforcer la défense de notre team.

Arrive la Pentecôte. Les matchs de série B commencèrent aussitôt après la Messe de Communion. Durant la matinée, la lutte est encore indécise, mais, dans l'après-midi, les chances se précisent et bientôt il apparaît très nettement que M. de Pinieux aura la victoire. Son équipe termine en effet avec le maximum de points. Mais la lutte avait été dure et les équipes des « Ormes » avaient fait preuve d'un entrain admirable.

Le lundi apparaissent les équipes de série C. Immédiatement l'équipe de « Gallia » gagne les sympathies des spectateurs par sa grâce et sa maîtrise. Aussi quel enthousiasme lorsque M. Ponti place la balle dans le filet à la dernière minute d'un match acharné. La lutte se poursuit fiévreusement et pleine d'imprévu ; « Gallia » semble triompher : mais hélas ! ses ayants n'arrivent à marquer que bien rarement tandis que la défense reste impeccable. Finalement, une équipe des « Ormes » remporte la victoire.

Quelques instants, les plus petits de « Gallia », placés en série D, nous égaient vivement par leur jeu plein d'entrain. L'avant-centre, Paul Orcel, fait des merveilles aux côtés de Florentin. Mais la défense est en défaut et c'est avec une amertume croissante qu'après chaque match il quitte le terrain. Mais tout n'est pas perdu ; pour le dernier match, le capitaine Paul prend une résolution énergique : il sera goal-keeper et il révéla dans cette fonction un talent inconnu encore. Son énergie ne suffit pas pour donner la victoire à son équipe et la minuscule coupe revint à une autre.

Alors apparurent les équipes de série A. La lutte fut vive aussitôt, car les équipes étaient bien équilibrées. L'équipe de M. Boselli, notre second capitaine, semble favorisée par la fortune. Au goal les arrêts au poing de M. Friedblatt font sensation et les magnifiques centres de M. Boselli sont irrésistiblement renvoyés dans les filets par M. Vincent toujours bien placé et d'une confiance absolue dans « le petit os ». Dans les autres équipes, M. de Graffenried fit une magni-

fique exhibition dans les buts et M. Baud nous montra par ses arrêts très sûrs qu'il est d'une classe quelque peu supérieure à la nôtre. Enfin, M. Benoît-Gonin et Louis Hirlemann, fournirent une bonne défense dans l'autre équipe. M. Cardinaux nous fit l'honneur d'arbitrer les matchs avec une maîtrise indiscutable. L'équipe de M. Boselli sortit victorieuse de la lutte.

Telle est notre saison de foot-ball ; nous n'avons, certes, rien à envier à l'année dernière. Mais l'avenir du Stade ? De fortes recrues sont nécessaires pour l'année prochaine. Je serais peut-être un peu pessimiste en disant que nos successeurs auront beaucoup à faire pour donner au Stade la vie et les succès de cette année, mais les avertissements un peu durs sont quelquefois les meilleurs.

Alors bonne chance.....

Le secrétaire, Jean CHERREY.



Tennis-Club

Il semble, qu'en cette année scolaire qui s'achève, une étoile toute spéciale ait conduit sur le chemin du succès le Tennis-Club de la « Sapinière ».

Ah ! certes, il eût été déplacé de louer le temps jadis et de dédaigner le présent, comme il fut de bon ton pendant longtemps ; ils eussent été déplacés tous les reproches des *laudatores temporis acti*, de l'an dernier, devant les excellents joueurs qui devaient, durant cette saison, fréquenter nos « courts ». Et, parmi ces joueurs, une place toute spéciale est à faire à M. Louis Hirlemann, notre ancien secrétaire, que son arrivée tardive a empêché d'être réélu ; à MM. de Horszowski, Devilder, Prévost, P. de Graffenried, Thariat,

et beaucoup d'autres, enfin, que l'exiguïté de ce rapport ne me permet pas de mentionner.

Le 6 octobre 1919, les anciens membres du Tennis-Club se réunissaient pour procéder à l'élection d'un nouveau comité. M. Friedblatt voulut bien en accepter la présidence, et le comité fut ainsi organisé :

MM. FRIEDBLATT, président.

A. DE HORSZOWSKI, secrétaire.

F. BASTIAN, trésorier.

Dès les premiers jours de mars, M. le Président se vit assailli de demandes d'adhésion au Club ; aussi, le secrétaire fut-il chargé d'établir un roulement provisoire. Puis, après les vacances de Pâques, on procéda à la formation des équipes, et une série interminable de matchs de classement dont on ne saurait trop blâmer l'inopportunité, tout en en louant cependant l'agencement, vint, pendant quelques jours, empêcher le jeu régulier.

Enfin, sans soulever trop de mécontentement, on put ranger les membres du Tennis-Club en quatorze équipes réparties sur les quatre courts de la « Sapinière ». Je signale, en passant, ce chiffre qui jusqu'ici, je crois, n'a encore jamais été atteint. Mais une autre question se posait : les tournois de Pentecôte — qui, entre parenthèses, portent très mal leur nom puisqu'ils se jouent avant et après la Pentecôte et non pendant ces fêtes. M. le secrétaire se tira fort heureusement de tout le travail que lui demanda le classement et le roulement de ces matchs : et nous ne saurions que l'en féliciter et l'en remercier.

Nous nous bornerons ici à en signaler les résultats :

Comme l'an dernier, M. Louis Hirlemann sortit champion de série A, en single-open, après avoir triomphé successivement de redoutables adversaires : MM. Devilder, Thiriât, Prévost. En double-open, série A, MM. Friedblatt-Thiriât, sont sortis vainqueurs d'une lutte acharnée contre MM. Prévost-Devilder, ce dernier se faisant remarquer surtout par la sûreté et l'élégance de son jeu, sûreté et élégance qui furent, d'ailleurs, récompensées par la victoire qu'il

remporta en single-handicap sur M. Paul de Graffenried. Enfin, en double-handicap, MM. Devilder-Prévost battirent MM. Bardet-Cozon, le jeu de ce dernier caractérisé par une très grande précision et un calme déconcertant, poussé cependant parfois un peu trop loin.

Le jeudi 10 juin avait lieu, dans la salle des fêtes, la distribution des médailles dont voici les gagnants :

En single-open, série A : MM. L. Hirlemann.
» B : L. de Castellane.
» C : Peltékis.
» D : Humbert.
En double-open, série A : MM. Friedblatt-Thiriât.
» B : Cozon-Bardet.
» C : Burrus-Marzloff.
» D : du Roure-Suquet.
En single-handicap, série A : MM. Devilder.
» B : d'Uston.
En double-handicap, série A : MM. Devilder-Prévost.
» B : Agathon-d'Uston.

Enfin, quelques jours plus tard, le comité et les gagnants des différents matchs se réunissaient à la salle à manger pour fêter leur victoire.

Mais il ne faudrait pas croire que le Tennis-Club ait atteint son apogée ; il lui importe de ne point dormir sur ses lauriers, de ne point s'arrêter de progresser, mais, au contraire, de prendre pour sienne cette devise « excelsior ». Aussi, n'étant pas de ceux qui, comme certains, s'écrient : « après moi le déluge... », je me permettrai de signaler quelques points à réformer et de donner quelques conseils, si j'ose appeler cela des conseils, à ceux qui sont appelés à prendre notre succession.

Et d'abord, il serait peut-être bon que les matchs dits de Pentecôte durent, à l'avenir, un peu moins longtemps que ceux de cette année, qui, pendant cinq semaines, ont mis les membres du Tennis-Club dans l'impossibilité d'utiliser les avantages que leur procurait le paiement régulier de leur cotisation. Il faudrait, ou bien que ces matchs

soient rendus obligatoires, ce qui permettrait à tous de jouer, ou bien que leur nombre soit considérablement restreint. Je ne vois pas non plus pourquoi les finales de série A ne se joueraient pas pendant les fêtes de Pentecôte, parallèlement aux tournois de foot-ball, le Tennis ayant en cela, ce me semble, autant de droits que le Stade.

Je recommanderai au trésorier de l'an prochain de surveiller plus assidûment les jeux et de ramasser, avec plus de régularité, les amendes infligées aux membres. Enfin le secrétaire ferait bien de se rendre compte exactement des fonctions que les statuts lui confèrent, de les remplir entièrement et de ne point les dépasser.

Et maintenant, il ne me reste plus qu'à remercier tous ceux qui ont contribué à la prospérité du Tennis-Club, et, particulièrement, M. Friedblatt qui, cette année encore, a témoigné à notre égard son inlassable dévouement et son extrême complaisance.

Nos remerciements vont également à M. de Horszowski, qui a passé de longues heures à faire des équipes, des listes et des roulements, afin de donner aux membres du Tennis-Club tous les avantages qu'il pouvait leur procurer, et à M. Vincent, qui, avec toute la maîtrise qui lui a valu le titre de chef de matériel, a consacré de nombreuses récréations à arranger les filets et les grillages, sauvant ainsi d'un bain malencontreux un nombre infini de balles.

Nous achevons notre tâche, contents et largement récompensés de nos peines, si nous avons pu procurer aux membres du Tennis-Club quelques heures de plaisir, de repos et de délasserment.

Le trésorier, FRANCIS BASTIAN.



Tennis-Club des Ormes

Le Tennis-Club des Ormes vécut, comme l'année dernière, une période très calme. L'on n'émit même pas la pensée de commencer à jouer dès le second trimestre, car les courts étaient impraticables. Nous fîmes contre mauvaise fortune bon cœur; nous promettant de nous rattraper au troisième trimestre : ce qui fut fait.

Nous avons à remercier en particulier M. Adolf qui, dès que le temps le permit pendant les vacances de Pâques, travailla à remettre les courts en état et qui, pendant toute la belle saison, nous fit bénéficier de son inlassable dévouement.

Dès la rentrée, le 14 avril, les demandes d'entrée affluèrent et, comme l'année dernière, nous pûmes former six équipes. La première réunion des membres du T. C. O. eut lieu le 16 avril et le comité fut composé comme suit :

Président : MM. A. de ROCQUIGNY.
Vice-président : L. DE CHOLLET.
Trésorier : G. DITTER.

Le temps fut malheureusement très pluvieux pendant le mois d'avril et nous ne pûmes nous livrer à notre sport favori pendant cette période.

Les tournois de Pentecôte arrivèrent enfin à la grande joie des « as » du T. C. O. Ils commencèrent le 20 mai, mais le mauvais temps ne nous permit pas de les achever aussi vite que nous aurions voulu. Les single-open furent très intéressants : M. J. de Saubidet, ayant à combattre M. A. Dembiski, sut remporter une victoire éclatante, grâce à son jeu plein de précision, contre son adversaire redoutable. En double, MM. J. de Saubidet et Bresson remportèrent la victoire sur MM. Burger et de Diesbach qui avaient certainement des chances de gagner et qui oppo-

sèrent une résistance opiniâtre. En série B, le vainqueur pour le single est M. A. Regout qui bat assez difficilement M. A. Jotzoff. En double, MM. Boisson et Dresco gagnent les médailles sur MM. A. Regout et de Reinach.

Certes, le T. C. O. a encore bien à faire pour renfermer les plus grands champions, mais enfin, dans l'espérance que cela arrivera bientôt, nous souhaitons « Bonne chance » à tous ceux qui nous imiteront l'année prochaine en pratiquant ce noble sport.

Le président, A. DE ROCQUIGNY.



Le « Vélo-Club »

L'année 1919-1920 avait commencé sous les auspices les plus favorables. De nombreuses promenades, organisées dès le début de l'année, mettaient nos cyclistes en face des ravissantes beautés de notre canton de Fribourg. Aussi les jours de congé étaient-ils impatiemment attendus et nombreux étaient les amateurs qui s'empressaient de profiter de l'organisation de notre vélo-club.

Une machine était-elle en mauvais état, elle trouvait en M. Chartron un médecin empressé de lui octroyer le remède approprié. C'est ainsi qu'un jour nos cyclistes étaient en train de réparer une panne, lorsque la « promenade » fut aperçue au débouché d'un chemin. Etre devancé par les piétons, quand on dispose d'un moyen de locomotion plus rapide, c'eût été une honte. En un tour de main, tout fut arrangé et nos cyclistes, de disparaître comme des avant-postes surpris par l'ennemi.

Bien des épisodes amusants auraient égayé les générations futures, si le secrétaire élu, M. Beaudouin, avait eu

l'initiative de faire un compte rendu des promenades. Ce serait d'ailleurs un exercice très profitable qui favoriserait l'expression personnelle de la pensée bien plus qu'une dissertation sur la valeur objective de la science, ou tout autre sujet aussi peu à la hauteur des jeunes intelligences !



Le Vélo-club au Lac-Noir.

Mais nous savons gré, cependant, à notre secrétaire de nous avoir intéressés par sa gaieté et sa façon intarissable.

Si la fonction de secrétaire a été une sinécure, il n'en est plus de même de celle du trésorier. M. Boselli remplissait ces fonctions délicates avec tout le soin qu'on pouvait attendre de son dévouement inlassable. Grâce à son administration énergique et judicieuse, le vélo-club a pu, non seulement boucler les comptes, mais augmenter d'une unité notre matériel roulant.

Mais on aurait tort d'oublier M. Bougault. Membre fondateur du vélo-club, il faisait assez souvent une apparition au garage. Son passage était toujours signalé à notre attention par un ordre parfait qu'il y faisait régner. Et nous avons

lieu d'apprécier d'autant plus ce goût d'ordre que l'infatigable M. Vincent, notre aide-mécanicien, ne manquait pas de dépenser au garage le trop-plein de son activité prodigieuse. C'est au garage que fut ainsi fabriqué, avec des moyens de fortune, ce petit moteur électrique qui faisait l'admiration des amateurs. Mais quand l'atelier avait été, durant une après-midi, au service de notre inventeur, il ressemblait bien à un intérieur d'artiste et nécessitait d'urgence le coup de balai de M. Bougault.

A tous les amis du vélo-club bonnes et heureuses vacances !

A. F.



Fête sportive

Il a été fait allusion à la fête sportive dans la relation de la fête de sainte Jeanne d'Arc. Favorisés par un temps exceptionnellement beau, les jeux se sont succédé sans le moindre accroc. Il est peut-être intéressant de rappeler ici les résultats très satisfaisants obtenus dans les différentes sections : Sapinière, Ormes et Gallia.

Pour la course de vitesse en bicyclette, P. Chartron s'est révélé un cycliste entraîné et sûr, il a fait les huit kilomètres (Pont de la Glâne-Posieux, aller et retour) en 14'24". Aux « Ormes », C. Orsel s'est classé premier avec 16'17" et à « Gallia », A. Cingria avec 16'34". Une rupture de chaîne a obligé ce dernier de faire à pied les 50 derniers mètres ; cette performance montre qu'avec de l'entraînement, notre petit camarade pourra devenir un des meilleurs.

Pour la course de lenteur en bicyclette, G. Crovisier, de la classe de quatrième, a montré un talent d'équilibriste qui a fait l'admiration des spectateurs. On peut réellement parler de lenteur quand on parcourt 20 mètres sur bicyclette en 3' et quelques secondes.

A la course de vitesse à pied, pour les 100 mètres et les 400 mètres, P. Prévost est sorti vainqueur. Les temps de 12''²/₅ et de 58''³/₅ montrent bien qu'il lui fallait des jarrets solides. A « Gallia », le cadet Dresco se montre bien supérieur à ses rivaux.

Le saut en hauteur et en longueur, avec et sans élan, nécessite également un entraînement méthodique et nous voyons le camarade Gachmeister faire un magnifique saut de 1 m. 60 sans tremplin. Mais des élèves plus jeunes ont montré que l'an prochain son record sera battu. Aux « Ormes » et à « Gallia », un peu de fatigue a rebuté nos camarades, qui n'ont pas participé à tous les sauts ; il n'y a pas eu de gagnant.

Attention aux maladies de cœur... il faut beaucoup de souffle pour faire les 4,000 mètres ; les deux seuls arrivants à la bande blanche étaient MM. Chartron et Blachier : le premier, par complaisance, a cédé le dernier pas au second. Il faut cependant avouer que M. Blachier a tenu bon jusqu'au bout.

La forêt de Pérolles et les ravins du bois de St-Jean se prêtaient merveilleusement au Cross-country. Notre camarade Lionel de Castellane, devinant très bien la piste, est arrivé premier ; mais quel affaissement à son arrivée... il était temps.

Nos aînés ont lancé les grenades à la guerre ; nous nous sommes contentés de les lancer sur la pelouse du Stade, mais je vous le demande, Anciens de la Villa, est-ce que 39^m50 ne sont pas une distance respectable pour le lancement d'une grenade de 600 grammes ? M. G. Hirlemann est sorti premier de cet exercice.

Puis, vient le ballon de lancement pesant deux kilos ; notre camarade Matter a excellé dans ce nouveau genre d'exercice.

Les courses à quatre pattes, au sac, au fil, à la chandelle, à l'œuf, à la patate, ont arraché le sourire aux plus antisportifs.



Distribution de prix

Il faut mettre du relief dans notre vie, nous répétait notre ancien Directeur. Nous avons voulu donner un caractère solennel à la distribution des prix gagnés à la journée sportive, aux tournois de foot-ball et de tennis. Elle eut lieu à la salle de gymnastique, présidée par M. le Directeur. En quelques mots, M. Friedblatt a bien voulu, encore une fois, féliciter les vainqueurs et encourager tous les élèves à se donner au sport tel qu'il se pratique à la Villa St-Jean. Il nous invite à pousser un triple hip... hip... hip... hurrah... Rarement ce cri est sorti aussi spontanément de nos poitrines. A la fin de la distribution, M. le Directeur nous souhaite, pour l'an prochain, des succès plus retentissants encore. Pour terminer, le rapporteur voudrait que tout le monde comprenne que la gymnastique et le sport sont les facteurs les plus importants de l'éducation physique ; employés avec méthode et discernement, ils peuvent rendre à la jeunesse d'inestimables services, non seulement parce qu'ils assument le développement du corps, mais aussi parce qu'ils perfectionnent les sens dont la répercussion est considérable, même dans la vie intellectuelle. X.



« ROGATE DOMINUM MESSIS »

Il y a plusieurs années déjà, un de nos grands écrivains pouvait intituler un magnifique plaidoyer qu'il faisait pour la conservation des temples qu'habite notre Dieu : « La grande pitié des Eglises de France ». Depuis, les temps ont changé : actuellement, ce sont moins les édifices eux-mêmes que notre clergé qui est en péril et il me semble que, sans exagérer du tout la situation, on pourrait parler de la grande pitié de l'Eglise de France. Il ne serait pas besoin pour cela d'évoquer les souffrances physiques et morales d'un trop grand nombre de ses membres qui, malgré la dureté des temps, reçoivent parfois un traitement annuel inférieur à 900 fr. Non, s'il n'y avait que cela nos prêtres supporteraient cette épreuve qui leur vient bien souvent de l'indifférence des fidèles peu soucieux de remplir leur devoir vis-à-vis de leur pasteur. Mais il y a plus : de jour en jour notre clergé diminue, ceux qui meurent épuisés par les pénibles travaux du sacerdoce ne sont pas remplacés et ceux qui restent, malgré tous leurs efforts, ne peuvent même pas toujours répondre aux nécessités les plus pressantes de leur ministère. Depuis longtemps déjà, les évêques, de presque tous les coins de France, avaient dénoncé le péril. Plusieurs d'entre eux déclaraient même qu'ils n'avaient pas la moitié de l'effectif nécessaire pour satisfaire au besoin des âmes que la Providence leur avait confiées. Aussi se voyaient-ils obligés, Dieu sait avec quel serrement de cœur, de fermer des églises, de réduire dans les villes le nombre

des vicaires et de mettre à la tête de plusieurs villages, souvent assez éloignés l'un de l'autre, un curé parfois âgé et infirme. La divine Providence, dont les desseins sont insondables, permit que la situation s'aggravât encore. La guerre survint : nos prêtres et nos séminaristes mobilisables rejoignirent leur régiment pour défendre la patrie en danger. Je ne veux pas ici vous faire le panégyrique de notre clergé de France, car vous savez tous combien sa conduite fut admirable pendant ces années terribles. A l'arrière, les charges du ministère se décuplèrent et l'on vit des prêtres tout brûlant de zèle assurer parfois le service religieux de douze paroisses. Au front, ils continuèrent à se dévouer, sans compter, comme ils l'avaient fait toujours jusqu'au jour où ils couronnaient par le martyre une vie qu'ils avaient consacrée à Dieu et aux âmes. Longue est la liste de ces apôtres qui arrosèrent de leur sang la terre de notre chère patrie : on en compte aujourd'hui 3,276 et parmi eux je tiens à rappeler le nom de deux enfants de St-Jean : l'abbé Terris et l'abbé Lefèvre.

Certes, leur mort, nous en avons la certitude, n'a pas été inutile, le sacrifice de leur vie qu'ils ont fait à Dieu si généreusement sera pour nous un exemple vivant et surtout une source abondante de grâces, mais pour bien en profiter il faut les remplacer. Peut-être même que jamais le besoin de prêtres ne s'est fait sentir d'une façon si pressante. Oui, il nous faut des prêtres pour rappeler aux hommes qui, depuis la fin de la guerre surtout, semblent s'enfoncer davantage dans la matière, quel est le véritable sens de la vie qu'ils affectent au moins d'ignorer. Il faut des prêtres pour mettre dans tous les cœurs le précepte de l'amour afin d'étouffer les sentiments de haine que l'on y rencontre si souvent et pour que les sociétés et les individus ne cherchent plus à s'entre-tuer et à se nuire. Il faut des prêtres pour élever et diriger la malheureuse jeunesse de nos écoles laïques. Là, en effet, pour garder une neutralité injuste on ne prononce jamais le nom de Dieu et on y enseigne, par contre, une morale qui, faute de fondements solides,

n'a aucune prise sur les passions qui se déchainent dans le cœur d'un jeune homme de quinze à vingt ans.

Voilà quelques-unes des raisons qui nous font désirer des prêtres et déplorer la situation actuelle que l'on ne connaît pas assez. A Paris, par exemple, il n'est pas rare de voir sept prêtres dans une paroisse de cent mille âmes et S. E. le Cardinal Amette déclarait, il y a quelque temps, qu'il lui manquait près de deux cents prêtres. Il ajoutait même que si la situation ne s'améliorait pas, il lui serait impossible d'évangéliser comme il le devrait un million de ses diocésains, faute d'églises et de prêtres ; or le diocèse de Paris n'a pas, je crois, trois millions et demi d'habitants. A Versailles, on va dans deux ans, avec les jeunes recrues, diviser une partie de l'évêché en secteurs, au centre desquels se trouvera une communauté de prêtres qui rayonneront dans la région, exactement comme dans les pays de missions. Ils ne seront toutefois pas comparables en grandeur à ceux de certains vicariats apostoliques, car là, plus que partout, la crise se fait sentir ; d'ailleurs la lettre de Benoît XV à ce sujet, en hiver dernier, le montre suffisamment. Voici pourtant un fait à l'appui. Dans une conférence qu'il nous faisait l'autre jour, Mgr Le Rouge, le nouveau vicaire apostolique de la Guinée française, nous disait que dans l'immense territoire qui dépend de sa juridiction et qui égale la superficie de la France tout entière, il y a vingt prêtres missionnaires !

Je sais bien qu'on a parlé beaucoup d'un mouvement de vocations sacerdotales qui s'étaient dessiné parmi nos officiers et nos soldats pendant la guerre. Nous pouvons en effet le constater dans notre séminaire de St-Sulpice, à Paris, car nous y comptons cinq ingénieurs, deux médecins, dix docteurs en droit, soixante-neuf officiers dont sept ont la Légion d'honneur et parmi lesquels se trouvent douze capitaines et un lieutenant-colonel d'artillerie. Il ne faudrait pas cependant, je crois, trop généraliser ce fait, car beaucoup de séminaires manquent totalement d'élèves et si celui de Paris est si bien fourni, c'est qu'il est interdiocésain et

de tout temps c'est là que se sont épanouies un grand nombre de vocations tardives de tous les coins de France. Voici d'ailleurs quelques chiffres recueillis au hasard qui ne le montrent que trop. Les diocèses de Sens, de Limoges, d'Angoulême et de Troyes ont chacun une douzaine d'élèves dans leurs grands séminaires. Meaux et Soissons en ont une vingtaine. Quant au diocèse de La Rochelle, n'ayant pas assez de séminaristes, il s'est vu contraint de fermer son séminaire pendant six ans, mais il va le rouvrir en octobre avec une trentaine d'élèves. On pourrait, hélas, en ajouter bien d'autres, mais à quoi bon ! Je vous ferai seulement remarquer que les études ecclésiastiques durant cinq à six ans, il est facile de se rendre compte du nombre insignifiant de jeunes prêtres que ces malheureux diocèses auront, chaque année, d'ici quelque temps au moins.

Mais me direz-vous, que pouvons-nous y faire ? C'est Dieu qui choisit Lui-Même les ministres dont il a besoin, c'est Lui qui les appelle. En cela vous avez raison, mais en partie seulement. Il est bien vrai, en effet, que c'est Dieu qui met l'attrait du sacerdoce dans les âmes de ceux qu'il destine à ces belles fonctions, mais, dans sa grande bonté, il nous permet de prendre part à cette élection. Ecoutez d'ailleurs ce que dit M. G. Goyau à ce sujet : « Rien de plus mystérieusement intime que l'éclosion d'une vocation sacerdotale : la maîtrise de Dieu s'y épanouit, il y a peu d'œuvres ici-bas qui soient plus pleinement son œuvre. Et, cependant, jaloux de s'associer les hommes à tout ce qu'Il fait de grand, Dieu veut qu'à cette œuvre même nous participions et que l'envoi des ouvriers à la moisson subisse, de notre part, une impulsion, l'impulsion de notre prière. » Mais ceci, vous l'avez remarqué, n'est que le commentaire d'une parole de Notre-Seigneur Jésus-Christ Lui-Même qui nous a été conservée dans nos Évangiles et il ne serait peut-être pas sans intérêt de rappeler les circonstances dans lesquelles elle a été prononcée : « Le divin Maître, nous rapporte saint Matthieu, parcourait les villes et les villages enseignant dans les synagogues,

prêchant l'évangile du royaume et guérissant toute langueur et toute infirmité. Et voyant les foules il en eut pitié, car elles étaient accablées et gisaient comme des brebis qui n'ont point de pasteur. Alors il dit à ses disciples : « La moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers. Priez donc le Maître de la moisson d'envoyer des ouvriers. » Il y a près de vingt siècles que s'est passée cette scène et cependant combien elle pourrait être encore actuelle ! Oh ! oui, il me semble que si Notre-Seigneur revenait sur cette terre, comme autrefois, son cœur se serrerait en voyant tant de brebis qui n'ont pas de pasteur et de ses lèvres tomberait cette supplication : *Rogate Dominum Messis*. Suivez donc son conseil et priez, suppliez le Maître des vocations sacerdotales de porter un remède à la crise que nous traversons. Demandez-Lui de nous envoyer des prêtres, beaucoup de prêtres, mais surtout de ceux qui brillent par leur sainteté et qui ont au cœur un désir ardent de faire le bien et de sauver les âmes. Priez pour vos Aînés qui, il y a quelque temps à peine, étaient assis sur les mêmes bancs que vous et qui se préparent dans les séminaires et les noviciats à recevoir l'onction sacerdotale et à assumer les lourdes charges qui pèsent sur les épaules des ministres de Dieu. Priez enfin pour vos camarades qui se trouvent actuellement au milieu de vous et qui ressentent un secret attrait pour cette belle vocation, afin qu'ils persévèrent et qu'ils réalisent leur dessein. J'ai appris, avec plaisir, que l'on avait organisé des prières à cette intention dans une congrégation de la « Sapinière ». Ne pourrait-on pas généraliser cela ? En tout cas, congréganistes ou non, il est un moment qui, plus que tout autre, est propice à cela et dont il vous fait profiter : c'est quand vous avez reçu dans votre cœur le Maître de la moisson Lui-Même. Oh ! alors insistez auprès de Lui afin qu'Il nous envoie des ouvriers pour faire la moisson des âmes ; et si, comme il nous l'a promis, il exauce vos prières, que de bénédictions rejailliront sur vous, pour avoir contribué, dans la mesure du possible, à donner des prêtres à l'Église !

Si je l'osais, j'irais plus loin encore et tout en gardant la réserve qui convient ici, je vous dirais : « Qui sait si Dieu n'a pas jeté ses regards sur l'un ou sur l'autre d'entre vous pour en faire un membre de sa sainte milice ? A ce mot il me semble vous entendre me répondre avec un léger haussement d'épaules : « Moi prêtre, vous n'y songez pas, je suis fait pour tout plutôt que pour cela. » C'est la réponse que faisait, pendant la guerre, à un de mes amis un soldat qui s'était déjà lancé dans les affaires. L'autre, qui avait de bonnes raisons pour croire le contraire, insista, lui demandant de réfléchir au moins un peu et de s'éclairer avant de dire son dernier mot et savez-vous quel a été le résultat de ce dernier examen ? Ce jeune homme vient d'entrer, en octobre dernier, dans un noviciat de la Compagnie de Jésus. C'est un exemple entre mille : que de gens en effet ont trouvé leur voie à la suite de la lecture d'un livre faite au hasard ! Loin de moi la pensée de faire de vous tous des prêtres, mais si je vous en parle, c'est parce que, précisément, il arrive trop souvent que les jeunes gens, lorsqu'ils cherchent la voie dans laquelle ils orienteront leur vie, ne songent même pas au sacerdoce ou si, par hasard, ils viennent à y penser, ils rejettent cette idée *a priori*. Et pourquoi donc cela ? On n'entre pas en effet dans la milice sacrée quand on n'est pas capable de faire autre chose. Il est vrai qu'au point de vue du bien-être matériel, la situation n'est pas brillante, mais il n'en est plus de même si l'on s'élève au-dessus des ambitions de ces égoïstes qui ne cherchent qu'à satisfaire leurs passions. Vous avez dans votre cœur un noble idéal que vous vous proposez de suivre toute votre vie. Vous voulez rendre votre pays prospère, étendre son influence, vous songez peut-être à soulager les misères du peuple ou même à faire son éducation. Vous avez le don de l'éloquence et vous avez l'intention de vous servir de votre parole pour la défense du droit ; enfin il vous est peut-être venu à l'idée d'employer votre belle intelligence au développement de la science. Que sais-je. Tout cela est très beau, mais, dites-moi, ce bien que vous

cherchez à faire d'une façon ou d'une autre, est-il en opposition avec le sacerdoce ? Où pourrez-vous mieux que là, en effet, satisfaire ce besoin que vous ressentez de vous dévouer à une noble cause et cela finalement, car on vous a appris à St-Jean à surnaturaliser vos actions, pour la plus grande gloire de Celui, qui par amour, a répandu pour nous jusqu'à la dernière goutte de son sang et qui, malgré cela, est si méconnu. Le prêtre n'est-il pas l'homme par excellence qui apporte la paix si nécessaire à la prospérité de son pays ? Le prêtre c'est aussi le médecin des âmes qui panse les blessures morales bien plus douloureuses que les souffrances physiques, et qui ramène dans les consciences la joie et le bonheur. C'est le prédicateur de la bonne nouvelle qui éclaire les intelligences avides de lumières et de vérité. C'est enfin le protecteur et l'ami des faibles et des opprimés auxquels il apporte la consolation et l'espérance. Enfin, si vous avez l'esprit spéculatif, les grands génies qui ont étudié la science sacrée, ont prouvé qu'elle pouvait satisfaire les plus grandes intelligences. Pourquoi donc, s'il en est ainsi, ne réfléchiriez-vous pas un peu comme notre soldat de tout à l'heure avant de vous engager dans une autre voie ? Cela ne vous engagerait à rien et vous aurez au moins la certitude morale de ne vous être pas trompé. Mais si après avoir fait cet examen vous obteniez, autant que cela est possible, la conviction que Dieu vous a choisi pour être un jour son ministre, n'hésitez pas, mais acquiescez à son désir, dût cela vous coûter beaucoup.

Ne vous laissez pas arrêter par la considération de la grandeur et de la sainteté du sacerdoce, des responsabilités énormes qui pèseront un jour sur vos épaules et de la faiblesse de vos forces. Non, tout cela effraye, trouble et finit par dissuader le jeune homme qui s'est laissé trop aller à ces réflexions. Cela ne prouve du reste qu'une chose, c'est qu'il n'a pas compris ce qu'est le sacerdoce. Que le sentiment de son indignité s'empare de celui qui y aspire, cela est naturel ; mais que cette idée lui fasse changer de voie, cela l'est beaucoup moins. Le sacerdoce, en effet,

est quelque chose de si grand que Jésus-Christ seul, parce qu'il était Dieu, en a été digne et c'est pourquoi les Saints qui le comprenaient mieux que personne le recevaient en tremblant. Aussi, serait-il téméraire et insensé celui qui prétendrait le mériter par ses qualités, mais combien aussi serait inconsiderée la conduite de l'homme qui, pour la raison contraire, s'opposerait au dessein de la divine Providence. Dieu, en effet, par le fait qu'il appelle quelqu'un, s'engage à lui donner toutes les grâces dont il aura besoin pour remplir ses fonctions. Le sacerdoce lui-même transforme le prêtre et ce dernier s'unit alors à la divinité d'une façon si intime, qu'il s'identifie pour ainsi dire avec elle de sorte qu'il devient, selon la belle parole si connue, un autre Christ : *Sacerdos alter Christus*. Seul à la vérité, il ne peut rien faire, mais il peut tout par Celui qu'il reçoit tous les jours au saint Sacrifice de la messe, comme le dit saint Paul : « Je puis tout en Celui qui me fortifie ». Quelle belle leçon d'humilité, mais aussi quelle belle leçon de confiance !

Une chose encore peut-être vous arrête : ce sont les sacrifices que le sacerdoce impose à ceux qui y aspirent. Il ne s'agit plus, en effet, seulement de lutter contre les mauvais penchants de notre pauvre nature, il faut encore renoncer à des satisfactions tout à fait légitimes : au bonheur de fonder un foyer, au bien être, aux honneurs, à la liberté même. Ce n'est pas tout : étouffant cet égoïsme qui est au fond de tous les hommes, le prêtre va jusqu'à l'oubli complet de soi pour ne plus vivre que pour les autres. La gloire de Dieu et le salut des âmes est le but qu'il se propose et, pour l'atteindre, il mettra en œuvre toutes les puissances de son être et alors même qu'il aurait pu mener une vie facile et douce, il s'engage dans un ministère qui, il le sait, lui réservera bien des croix. En retour de son dévouement sans borne pour ses frères, il ne recevra souvent d'eux que de l'indifférence ou même de la haine et du mépris. Bien plus, Dieu Lui-Même, son unique soutien, semblera parfois se retirer de lui et demeurera sourd à ses prières.

Cette épreuve est certainement la plus terrible de toutes. Mais, rassurez-vous, cela ne dure pas toujours et au Christ sanglant et meurtri de la Passion succède le Jésus glorieux de la résurrection. Oui, le prêtre après les épreuves, parfois même dans l'adversité, goûte d'un bonheur profond connu de lui seul. Plus il se détache, en effet, des choses de ce monde et de la boue de cette terre, plus aussi son âme est remplie des joies célestes. Par la célébration des saints mystères, par les fonctions de son ministère, son union avec le Christ devient tous les jours de plus en plus parfaite et il peut s'écrier avec l'apôtre : « Je vis, mais non ce n'est pas moi qui vis, c'est Jésus qui vit en moi » et dans cette intimité, qui dira la douceur des entretiens du disciple et du Maître ! Le prêtre, il me semble, n'appartient plus à la terre que de corps, son âme est déjà au ciel. Mais il est encore pour lui une autre source de bonheur qui lui vient de ses frères à qui il a consacré sa vie. Là encore, en effet, à côté des croix, que de douces consolations ! Joie de conserver pures et sans tache les âmes qui lui sont confiées, de les conduire sans encombre à travers les chemins dangereux de ce monde afin qu'elles arrivent heureusement au terme de leur pèlerinage sur cette terre, joie de ramener et d'ouvrir le ciel aux brebis égarées, joie de voir que Dieu est aimé autour de soi, qu'Il est désiré par les âmes qui aspirent à s'unir à Lui et qui cherchent à faire le bien et à éviter le mal ; joie enfin que le prêtre ressent de se dévouer et de se donner sans compter à une si noble cause. Mais qu'est-ce que tout cela en comparaison du bonheur qui attend le prêtre dans l'autre monde quand Dieu le rappellera à Lui, car il l'a promis solennellement : c'est au centuple qu'il récompensera ceux qui auront tout quitté pour l'amour de son Nom et de son Evangile.

Aussi, je vous répéterai pour finir ce que je vous disais il y a un moment : Répondez avec empressement à l'appel du divin Maître s'il se fait entendre au fond de votre cœur, même au prix des plus grands sacrifices. Ils ne pourront jamais égaler, en effet, l'honneur, les grâces et les joies.

que Dieu, dans sa bonté infinie, vous réserve dans le sacerdoce, tandis qu'au contraire votre refus pourrait-être la source d'une foule de souffrances. Oh ! oui, de grâce, ne faites pas comme ce jeune homme que Notre-Seigneur, frappé de la beauté de son âme, se prit à aimer et voulut attacher à sa personne. Mais lui n'eut pas le courage de remplir la seule condition qui lui était demandée et, plutôt que de perdre les richesses de cette terre, il préféra renoncer à l'amitié et à la compagnie de l'auteur de tous les biens. Voyez aussi les conséquences. Le malheureux, nous rapporte l'évangéliste, s'en alla tout triste et Mgr Baudouin qui commente ce passage fait cette réflexion que je vous laisse comme bouquet spirituel : « Triste, comment en eût-il été d'autre sorte, comment, pendant sa vie, peut-on goûter quelque joie quand on porte partout et toujours dans son cœur le souvenir ineffaçable de cet appel du Maître et de son divin regard ? »

RAYMOND TOUVET,

élève au séminaire St-Sulpice de Paris.



LES ABORDS DE LA CAGE



Encore quelques jours et les portes de ce qu'on vient d'appeler votre cage s'ouvriront toutes grandes et vous, semblables aux petits oiseaux migrants, rassemblés par petites bandes, prendrez votre vol vers le pays de votre rêve.

Et alors les beaux jours vont commencer ! Les hirondelles voyageuses, avant de s'envoler là-bas « au soleil d'or, au printemps vert, avec cris et battements d'ailes », prennent congé du théâtre de leur activité infatigable et, du haut de leur observatoire, semblent donner un dernier coup d'œil attendri au nid sous la corniche, au hameau dans le vallon, aux prés, aux champs... témoins quotidiens de leurs incessantes évolutions. Admettre que de telles impressions puissent germer dans le débile intellect de l'oiseau est affirmation quelque peu risquée ; les choses changent si, des aimables bipèdes ailés, nous passons aux petits bipèdes sans ailes. Chez eux, la contemplation assidue des phénomènes de la nature fait éclore des pensées nobles et élevées, et devient, en même temps, la source de vives et délicates jouissances.

Au moment du grand départ, me permettez-vous de vous arrêter un court instant au seuil de la porte et de vous convier à jeter un regard d'une intelligente curiosité sur la nature environnante à laquelle vous ne pouvez refuser votre sympathique attention. Je crois entrevoir un signe d'acquiescement. Seulement, vous ne vous contenterez pas de faire comme les serins, linottes et autres petites

têtes mobiles, qui regardent sans comprendre ; vous ferez même mieux que le simple touriste qui souvent n'a d'autre ambition que de pouvoir, à son retour, émailler sa conversation de quelques noms de villes, de châteaux ou de points de vue. C'est au paysage surtout que vous prêterez votre attention, notant soigneusement les quelques traits essentiels et les mille petits détails qui constituent la physiologie de la région. Encore ne vous contenterez-vous pas de constater les faits, de les noter, de les classer. Vous vous attacherez à établir un lien de continuité entre vos observations, vous souvenant que, dans la nature physique, tous les faits se commandent et s'enchaînent avec un déterminisme rigoureux.

Toutefois, malgré vos bons yeux de douze ou de quinze ans et malgré la très haute opinion que j'ai de votre perspicacité, votre petite investigation scientifique, faite sans secours, pourrait bien être par trop difficile. Un guide se présente, tout disposé à faire les honneurs de la contrée. Faites-lui le plaisir de le suivre !

La région que du seuil de la cage vous embrassez du regard s'allonge entre les Alpes et le Jura, du lac de Genève au lac de Constance. C'est la plaine suisse. Plaine relative, il faut en convenir, la région tout entière se déroulant en bossellements et en vallonnements, s'élevant même jusqu'à 1,200 mètres dans le massif boisé du Gibloux, au Midi de Fribourg. De plus, des gorges sombres et sinueuses l'entaillent profondément dont les flancs montrent, en coupe naturelle, la constitution du sous-sol.

Pour les pays comme pour les peuples, il n'est qu'une manière de les faire connaître, c'est de raconter leur histoire.

Sans aller jusqu'à la naissance de la Terre, il faut cependant remonter jusque vers le milieu de l'ère tertiaire si l'on veut assister aux travaux de fondation et à la lente édification du sous-sol de notre région. Dans ces temps reculés, la mer envahissant les lacs situés sur le bord des Alpes, s'étendait tout le long de la chaîne et formait un détroit qui réunissait le bassin du Rhône au bassin de

Vienne sur le Danube. Le vieil Ovide déjà, dans les *Métamorphoses*, évoque de ces lointains souvenirs et ressuscite en imagination tantôt la mer, tantôt les eaux lacustres, sur les espaces qu'elles ont aujourd'hui délaissés.

*Vidi ego, quod fuerat quondam solidissima tellus,
Esse fretum : vidi factas ex æquore terras ;
Et procul a pelago conchæ jacuere marinæ.*

Et maintenant, par la pensée, peuplez cette mer de mollusques et de poissons de toutes sortes, sans oublier les requins à la gueule toute garnie de terribles petites dents ; faites-y déboucher de volumineux cours d'eau, précurseurs géants des rivières alpestres actuelles qui, après avoir arrosé des vallées où les palmiers balancent leurs majestueux panaches de grandes feuilles et où les lauriers, les cannelliers et d'autres représentants de la flore subtropicale poussent en touffes serrées, amènent avec leurs eaux une énorme masse d'alluvion. Une fois arrivée dans l'eau tranquille, l'alluvion y subit un classement par ordre de grosseur : les galets restent près du bord, le sable étant entraîné plus loin et le limon tombant au large. Ainsi accumulées, les particules s'agglutinent et subissent, par l'effet de leur poids, une compression qui les transforme en un conglomérat, c'est-à-dire une couche de galets, réunis par un ciment, ou en un grès — la molasse — autrement dit, du sable aggloméré. La mer, après avoir occupé la région durant un nombre incalculable de siècles, finit par se retirer et le sol se trouva constitué. A ce moment, la contrée formait une véritable plaine. Mais quand, géologiquement parlant, peu de temps après les Alpes traversant leur crise définitive dressèrent leurs cimes et s'empilèrent en paquets, la molasse en subit le contre-coup et fut légèrement relevée sur le bord des Alpes. Cette faible dénivellation accrut la force des cours qui enfoncèrent leur lit et transformèrent la plaine en une alternance de vallées séparées par des dos de molasse.

Les choses en étaient là, quand survint le phénomène

qui devait avoir la plus grande influence sur la destinée de notre région : c'est l'époque glaciaire. — Les glaciers des Alpes qui, actuellement, ne remplissent que les niches sur le flanc des hautes montagnes ou qui descendent dans les vallées sur une longueur de quelques kilomètres seulement, comblaient alors les vallées sur toute leur longueur et débordèrent même sur les plaines voisines, les transformant en une manière de Groenland. Combien de milliers d'années la lourde masse de glace pesa-t-elle sur la région ? On ne peut le dire. Mais quand elle eut passé, quand, pas à pas, c'est-à-dire, siècle à siècle, le glacier se fut retiré devant le « soleil doré » et le chaud souffle du foehn, il abandonna derrière lui ses moraines, immense chaos de blocs, de cailloux, de gravier et de sable, le tout emballé dans un limon argileux. Ces témoins irrécusables de l'ancienne extension des glaciers recouvrent aujourd'hui toute la plaine, tantôt étalés en nappes, tantôt élevés en monticules. Phénomène merveilleux, providentiel. Sous les apparences de destruction et de mort, la glace cache la fécondité et la vie. C'est à ces dépôts glaciaires que le pays doit à la fois le charme de son paysage et la fécondité de son sol. Tandis que la molasse, en s'effritant, ne donne qu'une terre légère et pauvre, la moraine, par la variété de ses éléments constitutifs, fournit une excellente terre de culture, à condition de l'assainir et de la drainer. Le dessèchement des terres marécageuses léguées par les glaces fut une des grandes œuvres de la colonisation du moyen âge et des temps modernes.

Telle est, dans ses grands traits, ce qu'on peut appeler l'histoire de l'édification de notre petite région terrestre.

En passant ces différents épisodes en revue, on se rappelle involontairement l'exclamation du poète de Mantoue, lorsque, racontant les péripéties endurées, des rivages de Troie à ceux d'Italie, par celui qui allait jeter les fondements lointains de la famille latine, il s'écrie : *Tantæ molis erat romanam condere gentem !* Il ne fallait pas moins de tout cela pour fonder la nation romaine ! A notre tour,

nous pouvons nous écrier : Il n'en fallait pas moins pour asseoir la demeure d'une faible portion de l'humanité.

Toutefois, notre petite étude de géographie régionale serait incomplète, si nous passions sous silence le climat. C'est, en effet, le climat qui commande à la végétation et aux cultures et détermine le genre de vie des hommes. Quelques centimètres de pluie de plus ou de moins font une région fertile, une steppe ou un désert. Pas de danger, me dira mélancoliquement tel d'entre vous, Fribourg ne périra pas par sécheresse. Il y pleut trop souvent, surtout en été — en quoi d'ailleurs il ne s'abuse guère — et, notamment, le jeudi et le dimanche — et sur ce point, malgré toute ma sympathie, je suis obligé de lui faire remarquer qu'il exagère légèrement ! Il est exact que, grâce au sol généralement imperméable et aux pluies fréquentes, le pays porte un splendide manteau de verdure. Assurément, les cultures ne font pas défaut — elles ont même, dans ces derniers temps, gagné en surface — mais les prairies dominent toujours, grasses prairies où la faux fait son œuvre en été et qui retentissent en automne des tintements de mille sonnettes harmonieuses.

La facilité de se procurer de l'eau favorise la dispersion des habitants en petits hameaux et en grandes fermes, coiffées d'immenses toits qui les enveloppent presque complètement. Le précieux liquide coule à jet continu et emplît l'immense auge où, vers la fin de l'après-dînée, le bétail vient s'abreuver. Les étables, l'une après l'autre, s'ouvrent et une longue file de splendides bêtes, en robe tachetée, s'avancent vers la fontaine. « Voici d'abord des vaches graves et dont le caractère tranquille inspire toute confiance ; on les laisse venir et s'en retourner seules, et elles le font sagement. Leur démarche est belle à voir ; elles vont d'un pas de philosophe, dodelinant de la tête, et le regard perdu dans d'insondables méditations ; rien ne saurait les distraire de leur route ; parfois, tout au plus, l'une d'elles, à la fontaine, interrompant le cours de ses graves pensées, allonge la tête vers un génisson qui s'abreuve

vis-à-vis d'elle, le flaire, le regarde en clignant doucement de ses grandes paupières, puis, par une fantaisie toute maternelle, se met à le lécher tendrement.

Mais voici de jeunes veaux qui accourent follement, la queue en l'air, caracolant, lançant des ruades et, au milieu de ce carrousel, les bambins aux cheveux emmêlés et au teint frais trottaient et se sauvent, à peine effrayés. »

Le pays, avec sa population éparsée, possède toutefois un grand centre, Fribourg, la capitale. Rien de plus pittoresque que le site de la petite métropole. Maisons et quartiers s'entassent sur les paliers étagés des berges de la rivière et dégringolent le long des rampes et des escaliers tortueux. « On dirait qu'un bon géant, marchand de bric-à-brac, voulant tenir boutique au bord de la Sarine, a pris un rocher de molasse comme étagère et y a étalé de haut en bas, avec son goût de géant, un tas de curiosités énormes. » Cela commence au bord de la rivière même, où s'alignent les masures-bijoux de la Basse-Ville. Puis, les maisons escadent la falaise et, au haut du plateau, serrées comme les cellules d'une ruche, se groupent autour de la vénérable Collégiale et entourent le fameux Tilleul archiséculaire qui, malgré son âge, pousse chaque printemps son abondante frondaison. Plus haut encore, se dressent, ainsi qu'une acropole, les vieux bâtiments du Collège dominant un indescriptible pêle-mêle d'édifices amusants, des toitures biscornues, de tourelles gracieuses terminées par de petites flèches élancées et, par-dessus les gorges, les minces rubans aériens des ponts suspendus. Les vieux remparts flanqués de tours suivent les maisons dans leur fol caprice ; ce qui a fait écrire à Ruskin : « S'il est une chose remarquable dans la ville de Fribourg, c'est que les murailles ont des échines flexibles et grimpent de bas en haut des ravins à la manière des chats... »

Aujourd'hui, il est vrai, la ville a débordé hors de son enceinte et gagné les hauteurs voisines, mais les anciennes tours, sentinelles vigilantes, montent toujours la garde et la dominant du haut de leur rocher.

Si Fribourg dispute la palme du pittoresque à toutes ses sœurs de la Suisse, elle le doit à sa rivière ; c'est elle qui a préparé le site de la ville. Au prix d'un travail prolongé durant un nombre incalculable de siècles, elle a creusé une entaille profonde dans la roche. L'approfondissement de la gorge a dû se faire par périodes d'activité, séparées par des phases de repos. Les paliers étagés occupés par les quartiers de la ville constituent autant de terrasses et chaque terrasse correspond à une phase d'alluvionnement, indiquant pour la rivière un état voisin de l'équilibre. Chaque creusement séparant la formation de deux terrasses correspond à un « rajeunissement », au début d'une nouvelle période d'érosion. Bien marquées sur la rive gauche où s'étend la plus grande partie de la ville, les terrasses sont nettement visibles sur la rive droite, où monastères et sanctuaires en occupent l'emplacement. De plus, cette succession de paliers reliés par des rampes, facilite singulièrement le passage de la profonde gorge, circonstance d'autant plus heureuse que vers l'amont et vers l'aval la falaise, quelquefois les deux, s'élève d'un seul jet au-dessus du thalweg, mettant obstacle à la circulation. Fribourg pourrait donner à sa petite rivière les qualificatifs reconnaissants qu'obtiennent de leurs riverains le Volga, le Rhin, le Gange.

La région de Fribourg est essentiellement le pays de la Sarine. Celle-ci, toutefois, ne lui appartient pas exclusivement. Valaisanne d'origine, la jeune Sarine coule, joyeuse et claire, à travers les pâturages du Sanetsch. Brusquement un abîme s'ouvre à ses pieds et, de chute en chute, elle tombe dans le bassin de Gsteig en pays bernois. Deux lieues durant, entre des berceaux d'aunes et de saules, elle file vers le Nord, puis se coude et entre en pays vaudois. Ici, sa vallée, successivement, s'élargit et se resserre de façon à former comme un chapelet de petits bassins séparés par des étranglements. Après le défilé de la Tine qu'elle traverse en sautant gaiement de rocher en rocher, la Sarine pénètre dans la verte Gruyère, mollement étendue entre deux rangées

de cimes, baigne le pied de la menue colline qui porte le vieux manoir des comtes de Gruyère et traverse sans hâte la plaine où Bulle étale paisiblement ses places et ses rues, dominée par l'imposante masse de son vieux château. Arrivée au pied du Gibloux, elle s'engage dans la molasse et décrit ses nombreux méandres encaissés dont un des plus majestueux se déroule au pied du promontoire qui porte votre cage.

Vous voilà renseignés, sommairement, sur le petit pays, son alerte rivière et sa pittoresque capitale. C'est un des buts qu'on s'était proposés en traçant ces lignes. Il en est un autre. Pendant des mois, vous étiez en commerce quotidien avec le livre, en communication avec le maître. Et, peu à peu, la lassitude, la fatigue peut-être vous a gagnés. Où allez-vous refaire votre provision de forces et de courage ? Rappelez-vous la légende d'Antée. Terrassé par Hercule, le géant retrouvait une nouvelle vigueur au contact de la terre. Qui s'intéresse à la nature éprouve quelque chose d'analogue. C'est pour le corps et pour l'âme une atmosphère particulièrement saine et fortifiante que l'habitude de ce commerce avec un monde où tout est grand, où tout est harmonieux, où rien n'est livré au hasard ni au désordre. Etudiez la vie dans la nature : la mer pleine de merveilles, la montagne pleine de beautés ! Prenez en affection les paysages, qui sont comme le visage aimé de la patrie ! Aimez la paix des champs et le silence des bois et les préoccupations et les plaisirs des cités vous laisseront insensibles. Et peut-être en viendrez-vous, après tant d'autres, à proclamer l'incomparable symphonie de la nature et de la vie, écho lointain, ou mieux, avant-goût de ces harmonies supérieures auxquelles tout nous dit que nous serons un jour conviés.

A. W.



DEUXIÈME PARTIE

RÉUNION DES « ANCIENS »

Convocation pour la Réunion des Anciens
le 20 septembre 1920

On sait que la guerre a désorganisé l'association des anciens élèves de la Villa St-Jean. Plusieurs des membres de son comité sont restés sur le champ de bataille : son président Pierre Morand, son secrétaire Jean Barbier et ses deux trésoriers Louis Feltin et l'abbé Paul Terris, sans compter plusieurs membres du comité de rédaction : Victor Dufour, Jean Montange et Georges Roux.

A plusieurs reprises, surtout depuis l'armistice, un grand nombre parmi les Anciens ont manifesté le désir de voir l'association reprendre sa vie normale. Le moment semble venu de répondre à ce souhait. Aussi, le nouveau Directeur de la Villa St-Jean invite-t-il, d'une façon instante, les Anciens à se réunir le plus nombreux possible, à *Fribourg*, le lundi 20 septembre 1920. Le travail ne manquera pas, puisqu'il faut renouveler le Comité général, le Bureau et le Comité de rédaction ; s'occuper du monument à élever à la mémoire des Anciens tombés glorieusement sur les différents champs de bataille, et enfin fixer diverses formes de l'activité de l'association.

Ce sera surtout une journée consacrée au souvenir de nos morts si nombreux, plus de 70 connus d'une façon certaine. Ce chiffre est énorme, si l'on songe que la Villa compte seulement une quinzaine d'années d'existence et que les premières promotions étaient nécessairement peu nombreuses.

Rendez-vous est donc donné à Fribourg, à tous les Anciens qui pourront se rendre libres, à la date du 20 septembre 1920.

Le directeur : Joseph COULON.

N.-B. — *Nous nous permettons de rappeler que les passeports sont encore exigés pour passer la frontière.*



TABLEAU D'HONNEUR

Jean Morel. La Croix de la Légion d'honneur a été attribuée à la mémoire de Jean Morel, sous-lieutenant au 23^{me} régiment d'infanterie.

« Jeune officier plein d'entrain, d'une bravoure et d'un dévouement exceptionnels. Déjà blessé trois fois en des circonstances qui lui valurent de brillantes citations. A trouvé une mort glorieuse, le 23 février 1916, dans l'accomplissement de son devoir, donnant à tous l'exemple des plus belles qualités militaires. »

Le sous-lieutenant Morel a été tué à Hermaupaire ; il avait trois citations avec deux palmes, la médaille militaire et la médaille du Maroc.

Son père, le commandant Morel, a été tué, en septembre 1914, devant Rambervillers ; il avait été fait officier de la Légion d'honneur sur le champ de bataille.

Pierre Rousset, sous-lieutenant au 97^{me} R. I.

1^{re} citation, à l'ordre du régiment.

« Officier brave et énergique, le 19 mars 1916 a enlevé sa section avec un brio remarquable à l'attaque des maisons occupées par les mitrailleurs ennemis. »

Colonel VENEL.

2^{me} citation à l'ordre de l'infanterie divisionnaire.

« Au combat du 30 mars 1918, accompagnant le lieutenant-colonel commandant l'infanterie divisionnaire, a montré, dans les missions qui lui ont été confiées, de grandes qualités d'initiative et de sang-froid. »

Le 19 avril 1918.

Lieutenant-colonel FOURNIER.

Pierre Rousset a été encore décoré de la Légion d'honneur.

Grand Quartier général.

« Excellent commandant de compagnie, d'un courage et d'une bravoure remarquables, a brillamment entraîné son unité dans un combat mené sur un terrain des plus difficiles, et a triomphé, après une lutte fort dure, de la résistance adverse. A repris ensuite le mouvement en avant, résistant aux contre-attaques ennemies et se maintenant sur le terrain conquis. A été blessé au cours de l'action. Une blessure antérieure, deux citations. »

30 juillet 1918.

Signé : PÉTAIN.

Etienne de Bonald, du 505^{me} régiment d'artillerie d'assaut.

« Le 4 octobre 1918, son char étant resté en panne entre les lignes, pendant le combat, a réussi, sous un feu violent de mitrailleuses, à le mettre en état de reprendre l'attaque. »

Maxime Rousset, sous-lieutenant au 242^{me} R. A. C.

Le Général commandant la 196^{me} division de l'armée française d'Orient, cite à l'ordre de la division.

« Jeune officier extrêmement sérieux et plein d'entrain. A exercé, de façon très satisfaisante, le commandement d'une batterie de 75 en l'absence du capitaine commandant. S'est particulièrement distingué le 23 et le 24 avril 1918, en donnant, sous de violents bombardements, l'appui le plus précieux à notre infanterie dans l'exécution de divers coups de main. »

BORIUS.

Vitalis Maurice, brigadier, 101^{me} régiment d'artillerie lourde, 6^{me} groupe, 27^{me} batterie : Citation à l'ordre de la division.

« Brigadier faisant preuve de belles qualités militaires ainsi que de beaucoup de courage et de dévouement. Le

13 septembre 1917, s'est précipité, sans hésiter, au secours de cinq de ses camarades grièvement atteints par un éclat d'obus de 150 et a aidé à les transporter au poste de secours, avec un sang-froid exemplaire. »

Nous tenons à signaler également la Croix de guerre obtenue par **Jean Albert**. Nous regrettons d'être dans l'impossibilité de donner le texte de la citation fort belle qu'il a obtenue.





Hommage à ceux qui sont tombés glorieusement

Lucien Bordeaux

*sous-lieutenant au 8^{me} rég. de tirailleurs,
décoré de la croix de guerre, tombé le 19 mai 1920,
à Kondiat-el-Khémis, Beni-Ouarain, Maroc oriental.*

Nous espérons que la liste des Anciens glorieusement tombés à l'ennemi était close avec le dernier « Souvenir ».



Le 31 mai, nous parvenait la douloureuse nouvelle de la mort de Lucien Bordeaux, tombé au sud de Taza (Maroc). Le coup fut terrible pour sa famille qui avait tout lieu d'espérer, pour Lucien, une carrière brillante : on sait suffisamment la renommée du nom des Bordeaux.

Lucien Bordeaux a été élève à la Villa St-Jean de 1913 à 1916. Il prépara ensuite Saint-Cyr au Collège Stanislas et fut reçu le 16 juillet 1917. Après une première année à l'École, il partait au front comme aspirant au 16^{me} R. I., puis au 21^{me} bataillon de chasseurs à pied, et fit, à ce titre, les derniers mois de la campagne.

Citons quelques extraits de ses lettres :

Elève à St-Cyr, le 17 juin 1917.

« Nous avons fait, il y a quelques jours, une demande collective pour qu'on nous envoie de suite au front, pour

prendre part à la bataille actuelle, sans aller en permission. Notre capitaine nous a dit que la situation n'était pas assez grave pour qu'on nous accordât cette faveur, mais qu'il la transmettrait quand même au ministère. »

Au front, en septembre 1918.

« Je suis désespéré, j'ai eu la grippe espagnole et on m'a évacué sur le Havre, j'ai un peu maigri, mais il y avait déjà huit jours que j'étais malade, et que je résistais. »

Aux armées, octobre 1918.

« A la jumelle, je vois les Boches causer, manger, travailler. Ils sont nerveux et tirent très souvent des fusées et des rafales de mitrailleuses. Chez nous, pas un coup de fusil, pas une fusée, c'est épatant, épatant, épatant.

« Il est 11 h. 30 du soir, je ne peux dormir, je suis tellement en souci d'une surprise que je suis toujours à courir dehors. »

Fort du Cognelot, avril 1919.

« Je suis content partout, je suis même très bien ici comme ailleurs. Mais je voudrais bien partir soit en Russie, soit en Pologne, soit au Maroc, c'est pour ça que je ne parais pas enchanté du fort de Cognelot. »

Après l'armistice, il participe à l'occupation en Belgique, jusqu'au mois d'avril 1919, époque à laquelle il fut rappelé à St-Cyr, pour une deuxième année. Nommé sous-lieutenant au 8^{me} tirailleurs algériens, à Taza, il conduit plusieurs convois dans le sud, à Outad, et dans le nord, à Sidi-Marouf. Le 19 mai 1920, il fut tué à la prise de la position de Kondiat-el-Khémis, à 40 km. au sud de Taza.

Citation à l'ordre du 21^{me} bataillon de chasseurs à pied.

« Aspirant zélé et dévoué, énergique et brave ; s'est particulièrement distingué fin octobre 1918, devant Dinze, pour le franchissement du canal de la Lys. »

Nous avons encore appris la mort de :

André Cahours de Virgile

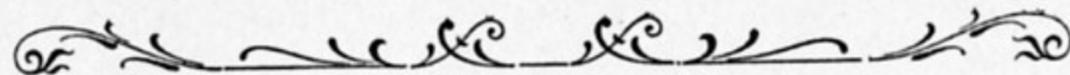
*aspirant au 20^{me} bataillon de chasseurs à pied,
tombé au champ d'honneur, le 25 juillet 1918,
à l'attaque du Bois Guillaume, près de Suippes.*

Il était décoré de la Croix de guerre.
Nous ne possédons pas d'autres renseignements.

Eugène Gaubert

sous-lieutenant d'infanterie, tombé le 14 juillet 1918.

Sa mort nous a été annoncée par un Père franciscain, son compatriote, qui n'a pu nous donner aucun renseignement précis.



NÉCROLOGIE



Le 14 avril 1920, nous apprenions, par une lettre touchante de son frère, que Edmond Sartore était sur le point d'expirer. Il mourait en effet le lendemain, à l'âge de 23 ans $\frac{1}{2}$, après



une longue et pénible maladie, supportée avec une chrétienne résignation. Elève à la Villa St-Jean de 1913 à 1917, ses études furent, à plusieurs reprises, interrompues par la mobilisation de l'armée suisse dont il faisait partie. Il se destinait à la carrière d'ingénieur et, après une année passée à l'Université de Fribourg, il devait entrer, à Pâques 1920, au Polytechnicum de Zurich. Bien qu'il fût d'une

constitution robuste, il n'échappa point aux atteintes d'une mauvaise grippe, dont sa dernière maladie fut une des conséquences. Les soins les plus dévoués ne purent avoir raison du mal et, au début de 1920, il devait regagner Faido, d'où nous apprenions sa mort très chrétienne.

Quelques extraits de ses lettres, qui nous furent communiquées, témoignent des pensées élevées dont il entretenait sa vie intérieure et qu'il essayait de propager autour de lui :

« Il te faut du bon entrain et une forte gaieté. Tu me parles d'un cafard fou ! Mal du siècle, maladie du jour venue des terres étrangères et des coutumes et des mœurs païennes. Il est inadmissible chez nous, et pourtant il y pénètre et ravage, et bouleverse à faire peur les âmes et les cœurs. Cher petit, crois-

moi, j'ai également passé par tous ces états, même jusqu'au bien sombre, et pourtant, du sommet de ces tristes choses, j'ai toujours aperçu resplendissant la croix de la foi, le cœur de la charité et l'aurore de l'espérance.

La vie est pourtant bien belle, oui belle quand elle est bien comprise... Nous souffrons parce que nous vivons dans un monde d'iniquité et de ténèbres et qui a totalement perdu de vue ces deux grandes lois pour lesquelles il a été créé : Dieu et son prochain. Mais à côté de cela, si nous comprenons bien notre mission, pouvons-nous désespérer un seul instant ? Eh ! non dirais-je, car Dieu apparaît partout où la main des hommes l'a frappé ; il apparaît également là où son saint Nom a été entouré d'une pieuse et filiale affection. Il a ressuscité des morts, mais il peut aussi ressusciter des vivants, grande révélation qui peut nous soutenir puissamment dans la vie. »

Il n'était pas non plus étranger aux préoccupations sociales. Ses dernières vacances de Noël s'étaient passées à s'occuper, en compagnie d'un ami de St-Jean, de la marche d'un cercle de jeunes gens dans sa paroisse, où son entrain était particulièrement apprécié.



NOUVELLES DIVERSES



Quelques Anciens nous ont fait part de leur mariage. Comme le bulletin des Anciens n'a pas paru depuis longtemps, nous nous faisons un plaisir d'en communiquer la liste dans le *Souvenir*.

HENRI LE MAIRE (ingénieur agronome, croix de guerre), avec M^{lle} Marguerite Vernet (Avignon, 1^{er} octobre 1919).

JEAN CHAGUÉ, avec M^{lle} Jeanne Bertrand (Anse, 6 septembre 1919).

GABRIEL PERCIE DU SERT, avec M^{lle} Marie-Louise Deglo de Besses (Oullins, 10 février 1920).

JEAN CRESCITZ (ingénieur), avec M^{lle} Claire Fleury (Briollay, Maine-et-Loire), 10 février 1920.

RAYMOND BOUCHAGE, avec M^{lle} Yvonne Chosson (Lyon, 8 avril 1920).

PIERRE CLÉMENT, avec M^{lle} Marie-Thérèse Algan (Epinal, 19 avril 1920).

PIERRE MOTTON (croix de guerre), avec M^{lle} Magdeleine Picard (Serves, Drôme, 13 avril 1920).

CHARLES LEFÈVRE (croix de guerre), avec M^{lle} Suzanne Sauvage (Arras, 24 avril 1920).

JEAN MOUNIER (croix de guerre), avec M^{lle} Yvonne Charpy (Paris, 24 juin 1920).

JEAN CONRAUX (médecin aide-major), avec M^{lle} Marie-Thérèse Sanson (Caudebec-lès-Elbeuf, 29 juillet 1919).

LOUIS LEJEUNE (croix de guerre), avec M^{lle} Alix Bayardelle (Fort-de-France, Martinique, 21 juin 1919).

LOUIS DESVIGNES (industriel, croix de guerre), avec M^{lle} Paulette Beaupère (Cuisery, Saône-et-Loire, 11 mai 1920).

Nous avons aussi appris le mariage de LOUIS HÉZARD (médecin), vice-président de notre Association, dont nous n'avons pu malheureusement retrouver le faire-part.



Monument-souvenir des Professeurs et Anciens Elèves tombés à la guerre

SOUSCRIPTIONS POUR LE MONUMENT

Aux souscriptions déjà signalées dans les *Souvenirs* 1918-1919, qui se montent à 640 fr., nous devons ajouter les sommes suivantes :

De M. Jean Barbier	Fr. 100
De M. le colonel Roux	» 100
D'un Anonyme	» 100 (suisses)



Activité des Anciens

M. Lucien Gennari, connu déjà par ses conférences et ses études sur le romancier italien Fogazzaro, vient de lancer une nouvelle revue : *Arte et Vita*, éditée chez Maglione et Strini, Rome.

Nous donnons ci-après un aperçu du programme de la *Revue* :

« Combattre l'esthétique matérialiste qui renie l'élément idéal dans l'inspiration de l'œuvre d'art ;

Montrer comment la beauté possède en soi une valeur morale :

Vivifier le culte de nos anciens écrivains et revenir à la tradition de François d'Assise, de Dante, de Manzoni ;

Inspirer aux Italiens, et spécialement aux jeunes générations, l'amour de la littérature et des arts ;

Rechercher dans le « champ littéraire » une beauté toujours plus haute pour faire refleurir notre littérature ; donner des informations littéraires et artistiques des plus variées ; rattacher la littérature aux autres beaux-arts et la littérature italienne à la littérature mondiale.

La revue publiera des romans, des pièces de théâtre, des articles de critique, des chroniques artistiques et esthétiques ; elle organisera des concours et des conférences. »

Nous faisons des vœux pour le succès de l'œuvre et présentons nos félicitations à l'auteur.

